



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Albert Camus : le miroir des consciences / Joseph Giudicianni
éd. l'Infini, 2012
cote : 58.887

Depuis son décès en 1960 - plus de 50 ans - Albert Camus ne cesse d'être un sujet de réflexion pour des esprits très différents. L'auteur du présent essai, avec sa propre sensibilité qui l'a déjà fait se pencher sur Léonard de Vinci, Rimbaud, Katherine Mansfield, Stefan Zweig ou Hemingway, tentera, comme il dit, de nous «apprendre à déchiffrer la pensée de Camus et à lire dans son cœur».

Pensant qu'on ne peut séparer l'homme de son œuvre, c'est à travers un déroulement très détaillé de la vie de Camus -et non par une suite thématique arbitraire - qu'il nous fait appréhender un écrivain qui disait à la veille de sa mort : « Je ne guide personne... je me pose les mêmes questions que se posent les hommes de ma génération, voilà tout... Un miroir renseigne, il n'enseigne pas ». Pourtant le Prix Nobel lui fut attribué en 1957 « Pour avoir mis en lumière les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes ».

L'existence trop brève - il meurt à 47 ans - d'Albert Camus est tourmentée et souvent contradictoire, voire paradoxale. De santé extrêmement fragile, il a pourtant une activité incessante et souvent épuisante: journaliste à Alger-Républicain, puis à Paris-Soir, Combat et à l'Express, il travaille aussi au Comité de lecture chez l'éditeur Gallimard. Homme de théâtre, toute sa vie est émaillée de création de pièces dont il participe activement à la réalisation. Pour des conférences et des rencontres, il voyage beaucoup, à New-York, en Amérique du Sud, en Europe.

D'un tempérament de séducteur, certaines femmes comptent beaucoup pour lui telles Maria Casarès et Catherine Sellers. Pourtant un premier mariage avec une épouse droguée et peu fidèle se terminera dans la douleur; lors de son second mariage, et après une période apaisée, bien que désireux d'être un père aussi bon que possible et un mari honnête, ses infidélités et ses absences conduisent sa femme dans une dépression d'où il s'efforce de la tirer bien qu'il soit lui-même malade.

Il dit « Je ne sais pas, ou je sais mal, où je vais, et pourtant : il s'agit donc pour moi... d'entamer le second cycle qui doit me mener à la gloire universelle ». Cependant, sa première réaction est de refuser le prix Nobel en disant « Malraux aurait dû l'avoir ».





Académie des sciences d'outre-mer

Pourtant, il existe des constantes dans sa vie. De sa philosophie, on peut retenir « Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire quand on ne croit ni en Dieu ni en la raison. L'homme doit se trouver : « Il vient toujours un temps où il faut choisir entre la contemplation et l'action. Cela s'appelle devenir un homme ... je sais qu'on peut transiger et qu'on peut vivre dans le siècle et croire à l'éternel. »

Jean Grenier qui fut son maître, a dit: « S'il est une chose qui manque au monde présent, c'est bien le sentiment de l'humain »-Le sens de l'humain, c'est ce qui pourrait rester de Camus : refusant la violence, il dira pendant le conflit d'Algérie : « Ce perpétuel déchirement où chaque mort, française ou arabe, est ressentie comme un malheur personnel ». Il écrit L'homme révolté par référence aux années 40, où il refuse tortures et génocides et «La Peste, contre la guerre et l'occupation allemande. Par sens de la justice, il s'élève contre la peine de mort. Dans la Résistance, il publie un journal clandestin Les Étoiles.

Il ne transige jamais avec ses convictions : après avoir adhéré aux idées communistes, il s'en éloigne ainsi que de la réalité du socialisme tel qu'il le voit. Il quittera pour les mêmes raisons d'éthique personnelle Paris-Soir, puis l'Express. Sartre, qui ne fut pas toujours son ami écrira : « Il réaffirmait au cœur de notre époque... l'existence du fait moral. »

Cette rectitude morale, l'auteur la rattache à « ses racines auxquelles le sang espagnol conférait le côté hidalgo, mêlé à l'aspect pied-noir ». En effet, l'Algérie avec sa beauté naturelle, ses odeurs, son petit peuple dont il émane «n'est pas seulement pour lui, dit l'auteur, un jardin mythique, baigné de soleil. C'est un pays qui lui colle à la peau et lui brûle le cœur de tant de souvenirs » René Char, lorsqu'il lui fait connaître le Luberon dira : « Je compris... qu'il touchait à une terre et à des êtres aux soleils jumeaux, qui prolongeait avec plus de verdure, de coloris et d'humidité, la terre d'Algérie à laquelle il était si attaché ». Et en arrivant à Lourmarin, dont il dit que c'est « une terre de patrie... tout est proche de l'homme, tout lui est fraternel et consentant », Camus affirmera : « Moi ce qui me plaît, c'est que j'ai enfin trouvé le cimetière où je serai enterré. J'y serai bien »

Selon sa fille Catherine : « Il fait du bien: lire Camus, c'est tonique, c'est vivant! »

Ne peut-on, en fermant ces pages, penser que l'auteur a su montrer que Camus, par sa révolte et cette espèce de « Croisade sans croix » dont parlait Koestler, est bien également le miroir de ces temps tourmentés où tant de nos contemporains se retrouvent dans ce petit livre Indignez-vous ! ?

Jacques Larrue